

ART CONTEMPORAIN

# Ljubljana, casseroles, oranges et guerre

**S'**IL Y A UN ÉVÉNEMENT ARTISTIQUE DE L'ÉTÉ QUI MÉRITE L'ATTENTION, C'EST BIEN Manifesta 3. On y voit d'autres gens, d'autres œuvres, d'autres contextes et d'autres lieux. Dès sa création en 1996, cette toute jeune biennale européenne d'art contemporain a mis l'accent sur la création des pays d'Europe de l'Est. Cette année, elle fait un pas de plus. Après Rotterdam et Luxembourg, elle s'installe à Ljubljana, la capitale de la Slovénie. L'occasion de démontrer qu'il ne suffit pas d'inviter chez soi ses voisins mais qu'on peut aussi travailler chez eux.

Le charme fou et l'extraordinaire vivacité de la petite ville, ses multiples ponts, ses berges romantiques, ses rues aux terrasses bondées et ses édifices attachants justifieraient à eux seuls le voyage. Ils ne sont toutefois qu'un début. A Manifesta 3, même les spécialistes de l'art actuel se sentent dépayés. Plutôt que de faire leur marché chez leurs confrères comme souvent dans le milieu, les quatre jeunes commissaires de la biennale (Francesco Bonami, Ole Bouman, Mária Hlavajová et Kathrin Rhomberg) sont allés sur le terrain. Ils ont pris le temps de chercher. Et le risque de se tromper. Tout n'est pas d'égal intérêt parmi les cinquante-neuf artistes (ou groupes d'artistes) sélectionnés. On peut cependant parier que, comme pour la précédente édition, certaines œuvres de cette biennale figureront l'an prochain à l'affiche d'autres manifestations internationales plus prestigieuses mais moins aventureuses.

Manifesta 3 n'est ni une coupe artistique ni un échantillonnage national. Elle

*La biennale Manifesta 3 s'installe dans la capitale slovène. Un observatoire idéal pour scruter la création en marche.*

MIREILLE DESCOMBES

être discutable. Elle permet de mettre en évidence des sensibilités communes, voire quelques tendances.

### *Les brodeuses de Sarajevo*

Cette année, par exemple, l'histoire et les histoires se révèlent omniprésentes, notamment dans les vidéos. Certains récits sont pleins d'horreur réelle, de violence et de guerre. D'autres sont plus allusifs ou ressemblent à des contes aigres-doux. Tous paraissent nous suggérer que le rôle de l'artiste commence quand le journaliste s'en va et que l'urgence d'informer disparaît. «Your Nigger Talking» de l'Israélien Amit Goren nous montre ainsi

la stupéfiante réalité d'un jardin d'enfants sauvage pour travailleurs clandestins africains à Tel-Aviv. Un documentaire? Non. Pas uniquement en tout cas. Parfois chaotique, parfois inaudible, ce film joue avec la surprise et les doutes du spectateur davantage qu'il ne mise sur l'efficacité du message.

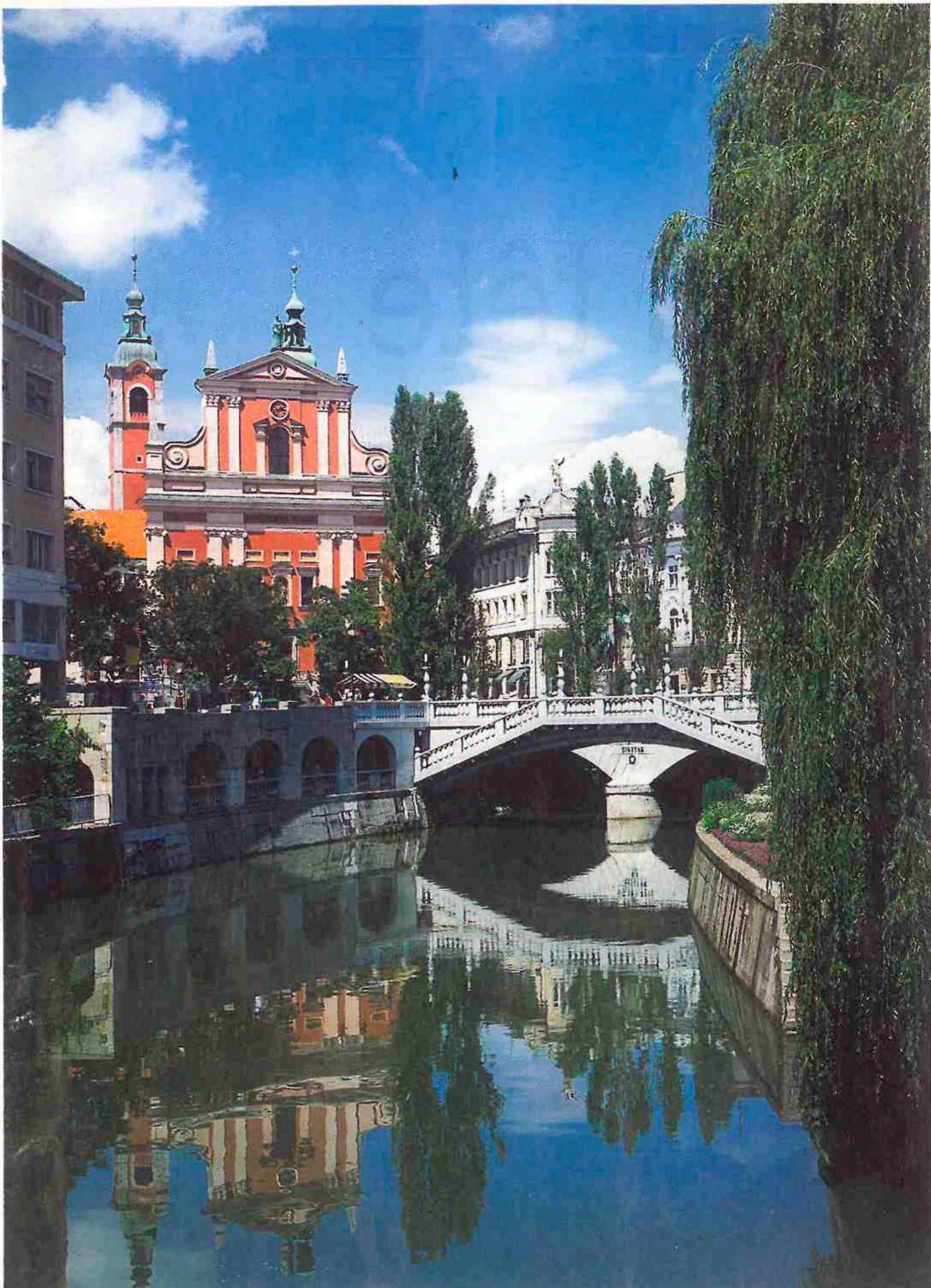
Brouiller les cartes et les pistes paraît à l'ordre du jour de l'art actuel. Certains vont même très loin dans cette remise en cause. Ils se contentent de donner la parole à d'autres, de prêter leurs voix à des anonymes. Avec «Old House», Nasrin Tabatabai

(une Iranienne vivant en Hollande) se met au service d'un commerçant turc établi à Rotterdam qui souhaite présenter sa ville d'adoption à ses proches restés au pays. La vidéo le montre au volant de sa voiture dictant à l'artiste les lieux à filmer tout en commentant ses choix sur fond de musique traditionnelle. La caméra s'arrête sur un musée, glisse sur la façade du consulat turc puis explore les rayons de la boutique du commerçant. Et le parcours s'achève, en un gros plan, sur le pain que vont déguster les deux protagonis-



Le Bulgare Pravidoliub Ivanov et son installation «Transformation always takes Time and Energy», 1998.

représente une lecture, une interprétation à plusieurs de la réalité sociale et culturelle du moment. Venus d'horizons très différents (USA, Hollande, Slovaquie et Autriche), les commissaires ont d'emblée défini un angle bien précis. S'inspirant du vocabulaire de la psychologie, ils ont adopté le terme de «Borderline Syndrome» pour évoquer, comme au travers d'un prisme, les problèmes d'identité et la question des frontières tant mentales que physiques qui semblent nourrir nombre de pratiques actuelles. La métaphore est peut-



Le charme bucolique de la capitale slovène: succession de ponts et église des Franciscains se mirant dans la rivière.

nistes dans la boulangerie d'un compatriote. Un voyage où se confrontent et dialoguent le regard de l'artiste, celui du commerçant turc, ceux des spectateurs de Manifesta et, virtuellement, ceux des parents restés au pays.

Qui va à Ljubljana pense inévitablement ex-Yougoslavie, Bosnie, Kosovo. Et donc après-guerre, souvenirs, mémoire, cauchemars. Encore une frontière. Elle, ineffaçable. Notamment pour les enfants auxquels deux artistes ont donné la parole. Ils ont filmé leurs saisissants récits, enregistré leurs amnésies,

souligné leur silence comme pour exorciser l'impensable et peut-être, ensuite, pouvoir faire autre chose. Moins brute, moins douloureuse, la démarche de la Bosnienne Maja Bajevic – qui étudiait à Paris quand éclata la guerre – se voulait aussi plus symbolique. A sa demande, cinq réfugiées de Sarajevo sont venues broder un motif sur le filet protégeant les échafaudages placés devant la façade de la Galerie nationale de Bosnie-Herzégovine. Le travail dura cinq jours, de quatre heures à neuf heures du soir. La nuit, les petites

lumières des brodeuses transformaient cette performance en un véritable spectacle. Ce qu'on en découvre dans l'exposition n'est bien sûr qu'une vidéo. «Women at work» n'en reste pas moins un témoignage à la fois magique et émouvant.

Le babillage et la frivolité ne sont donc pas au rendez-vous de cette troisième édition. Le superficiel s'y porte mal. L'art pour l'art tout autant. Passant de salle en couloir sous l'œil amusé de gardiens habitués à contenir des hordes d'enfants en balade, le visiteur découvre cependant de quoi se laisser simplement séduire ou sourire. Ici, assis dans le noir devant un écran, il assiste à un match de foot imaginaire dans un stade vide. Là, il déguste des pommes et des oranges offertes au nom de la Realpolitik. Il peut aussi admirer un joyeux cortège de femmes en marbre – des sculptures sorties des collections – gracieusement installées sur la rampe d'un escalier comme d'irrévérencieuses écolières. Enfin, une salle entière est occupée par toute une population de casseroles remplies d'eau en train de bouillir. Titre de ce réseau de solidarités électriques conçu par le Bulgare Pravedoliub Ivanov: «Transformation always takes Time and Energy» (Une transformation prend toujours du temps et de l'énergie). De quoi méditer. Toutes les interprétations sont d'ailleurs permises.

### La question des frontières

Monter une telle exposition revient aussi à se confronter à d'autres habitudes, à d'autres contraintes. L'ex-Yougoslavie, sa rigidité bureaucratique et son héritage ont laissé des traces, des habitudes et des rigidités. A Ljubljana, l'art contemporain ne part pas à l'assaut des magasins, des banques ou des lieux désaffectés. A part quelques interventions en plein air, les travaux se répartissent très sagement entre trois musées de la ville et le Cankarjev dom (le Centre culturel et des congrès) qui est aussi le producteur de la biennale.

Finalement, ces lieux correspondent assez bien aux œuvres elles-mêmes. Pas de clinquant, pas d'effets spectaculaires, pas de prouesses technologiques. Manifesta 3 s'impose comme la biennale de la simplicité. Avec un grand nombre de vidéos, elle débouche aussi sur le paradoxe de n'être pas très photogénique. Impossible en tout cas de la visiter sur catalogue. Une curieuse revanche de la technique sur la paresse du spectateur.

Ljubljana (SLO). Manifesta 3, «Borderline Syndrome, Energies of Defense». Cankarjev dom, Narodni muzej Slovenije, Moderna galerija, Mednarodni graficni likovni center (Château Tivoli). Jusqu'au 24 septembre. Rens. (00386 61) 176 71 43.